

La révolution des villes au XII^e siècle, qu'on peut appeler communale dans le Nord et consulaire dans le Midi, sema, pour ainsi dire, d'une multitude d'îles bourgeoises l'océan féodal qui couvrait la France. On commençait alors d'appeler bourgeoisie tout ce qui était libre sans être noble. Avec le temps, toutes ces îles devaient se rejoindre, combler l'océan féodal, et le remplacer par une seule et même terre de liberté civile et de droit commun.



CHAPITRE V

MOEURS, IDÉES, LETTRES ET ARTS AUX XI^e ET XII^e SIÈCLES

Philosophie scolastique. Héloïse et Abélard. Saint Bernard. — Chevalerie et poésie chevaleresque. Formation de la langue d'oïl et de la langue d'oc. Troubadours et trouvères. Cycle épique de Charlemagne. La chanson de Roland. — Cycle d'Arthur ou de la Table ronde. Le prophète Merlin. Chrestien de Troies et ses émules. Invasion générale des romans celtiques. Idéal moral nouveau. Rôle des femmes dans la chevalerie. — Fin de l'architecture romane. Naissance et caractère national de l'architecture ogivale.

I

Nous avons vu quel puissant intérêt l'époque de Louis le Gros ou, pour parler en termes plus généraux, la première moitié du XII^e siècle, offre à l'histoire politique. Cette époque, précédée de la conquête de l'Angleterre, ouverte par la première croisade, est signalée par deux faits capitaux dont le développement remplira les fastes entiers de la France, du XII^e au XVIII^e siècle, à savoir : la formation de la bourgeoisie et le mouvement ascendant de la royauté.

L'histoire des idées, des lettres et des arts n'est pas moins féconde que l'histoire politique durant cette période éminemment créatrice. On a dit qu'il y avait eu trois Renaissances, celle de Charlemagne, celle du XII^e siècle, et la grande Renaissance du XVI^e. La Renaissance

Abélard se retira sur la montagne Sainte-Geneviève, en dehors de l'enceinte fortifiée que le jeune roi Louis le Gros bâtissait alors autour de Paris. La ville de Paris, qui n'avait été d'abord que l'île de la Cité, comprenait alors quelques quartiers de la rive droite et de la rive gauche. Toute la jeunesse studieuse suivit Abélard sur la colline, où l'abbaye de Sainte-Geneviève s'élevait au milieu des clos et des vignes, et ce fut là qu'Abélard enseigna une philosophie à la fois très raisonnable et très hardie, fondée tout ensemble sur la liberté du Dieu vivant et sur la liberté de l'homme.

Abélard rentra ensuite en triomphe dans la chaire du cloître de Notre-Dame, et y enseigna l'explication des livres saints avec autant d'éclat que de philosophie. Et il lui venait des écoliers non seulement de toute la France, mais de tous les pays d'Occident et même de Rome, car il y avait alors partout un grand désir de s'instruire.

Abélard avait trente-six ans (1115). Il n'avait vécu jusque-là que pour la science et pour l'éloquence. Il n'avait connu que les passions de l'esprit; les passions du cœur s'emparèrent de lui à leur tour, quand il était déjà sorti de la jeunesse.

Il y avait dans l'île de la Cité, à Paris, une très jeune fille que tout le monde vantait pour sa surprenante intelligence. Elle avait, en effet, un aussi grand esprit et une bien plus grande âme qu'Abélard. Elle se nommait Héloïse; elle était nièce d'un chanoine de Notre-Dame de Paris, et Abélard lui enseignait la littérature. Abélard aimait son élève et en fut aimé. Elle s'attacha à lui sans réserve; elle lui accorda non par faiblesse, mais par un dévouement absolu, ce qu'il n'eût pas dû lui demander, s'il eût été digne d'elle.

Le mariage répara cette faute; mais Héloïse, continuant à se sacrifier pour celui qu'elle aimait, exigea que le mariage fût tenu secret, parce qu'elle craignait que la fortune et la renommée d'Abélard en souffrissent.

L'oncle d'Héloïse crut que c'était Abélard qui ne voulait pas

réparer l'honneur de sa famille, et il se vengea en faisant surprendre par trahison et mutiler affreusement Abélard.

Abélard n'en mourut pas; il se retira dans l'abbaye de Saint-Denis, et fit prendre le voile de religieuse à Héloïse dans l'abbaye d'Argenteuil. Elle n'entra au couvent que par un nouvel acte de dévouement, pour obéir à son époux, et garda son amour tout entier dans l'austérité de sa vie nouvelle, où elle devint comme une sainte aux yeux de ses contemporains.

Abélard, pendant quelque temps, n'avait été occupé que d'Héloïse, et avait abandonné la science pour célébrer ses amours dans des poésies en langue française, à la manière des trouvères. Après son malheur, il se rejeta dans la théologie et recommença d'enseigner. Il voulut expliquer la religion par la raison, qui est, disait-il, « la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde », ainsi qu'il est dit dans l'Écriture sainte.

L'Église prit peur. Abélard fut condamné par un concile provincial, à Soissons, pour avoir répandu dans le public un livre de théologie, sans l'autorisation du pape ni de l'Église (1121). Le cri public s'éleva en sa faveur, et l'on n'osa l'enfermer, comme le portait l'arrêt du concile; on se contenta de détruire son livre. Il se réfugia dans un lieu désert, près de Nogent-sur-Seine. Ses disciples surent bien découvrir sa retraite, et vinrent en foule se bâtir des cabanes autour de son ermitage. Il se fonda en ce lieu comme une ville de philosophes, qui eut pour temple un oratoire dédié par Abélard au Paraclet, c'est-à-dire au Saint-Esprit, à l'Esprit consolateur annoncé par Jésus à ses disciples.

Abélard considérait le Saint-Esprit comme l'amour divin qui donne la vie au monde, et ce fut dans l'enseignement de l'amour divin, associé à l'enseignement de la philosophie de la raison, qu'il chercha la consolation de ses maux. Il n'avait d'abord songé qu'à lui-même et à sa gloire; mais le malheur l'avait amené à Dieu, et l'influence d'Héloïse lui avait fait comprendre l'amour désinté-

du XII^e siècle est bien plus étendue et plus vivace que sa devancière : elle n'a plus besoin d'être suscitée et personnifiée par un grand homme; elle naît spontanément; elle est partout; et, ce qui fait à nos yeux son plus beau titre, ce qui la distingue de la Renaissance toute classique du XVI^e siècle, elle est toute nationale : elle est moins une renaissance du passé que la naissance même de l'esprit français. Fils de la Gaule, élève de la Grèce et de Rome, ravivé au contact énergique de la barbarie tudesque, l'esprit manifeste dès son premier éveil sa vraie nature, et fait du XII^e siècle une grande ère dans l'histoire de l'esprit humain, et, pour dire plus, de l'âme humaine. Nous verrons bientôt de quel torrent de sentiments nouveaux ce siècle couvrira le monde.

Deux littératures, complètement séparées par la langue et par l'objet, s'y manifestent : la savante ou latine; la vulgaire, romane ou *romanesque* : la première, continuant des phases antérieures; la seconde, absolument nouvelle. La première, venant de nos maîtres, quant à la forme et à l'objet, mais appliquant à cette forme et à cet objet notre génie propre; la seconde, venant de nos pères et de notre propre fonds. La première est théologique et dialectique; l'autre est poétique. La première est surtout enseignée par la parole; la seconde est chantée. Le *livre* n'est ici, des deux côtés, que secondaire; il n'est que l'auxiliaire, l'aide-mémoire de la parole.

La littérature savante s'épanouit avant l'autre : elle est dans tout son éclat dès le commencement du XII^e siècle; c'est vers le milieu seulement que se déploie pleinement la littérature vulgaire. Suivons donc, dans notre coup d'œil sur toutes deux, la loi de la chronologie.

L'érudition est faible dans la littérature que nous sommes obligé d'appeler savante, puisqu'elle parle et écrit dans une langue qui n'est comprise que des lettrés¹. L'étude du grec est tout à fait

1. Depuis très longtemps, la population des villes, la masse entière des laïques avait cessé d'entendre le latin. Un passage de Richer atteste que Hugues Capet ne le comprenait pas.

tombée. Une partie des monuments de l'antiquité, qu'on possédait encore sous Charlemagne, sont rentrés dans l'ombre. Il n'y a donc nullement progrès de savoir sur le IX^e siècle; mais il y a progrès littéraire, progrès dans le goût. Un certain nombre d'écrivains font effort pour se dégager de la rouille barbare, et arrivent à la correction, au moins relative, à la clarté, sinon à la belle latinité. Toutefois, la forme, qui dominera dans la grande Renaissance, est secondaire ici. L'esprit scientifique du XII^e siècle cherche le vrai et non le beau. Ses coryphées sont des logiciens et non des grammairiens ou des rhéteurs.

La philosophie était retombée dans les ténèbres après Jean Scott Érigène. Les ténèbres ne furent jamais complètes. La célèbre école du palais avait disparu; mais les écoles des cathédrales et des monastères subsistaient, au moins en partie. Durant les plus mauvais jours, quelque nom de maître, ayant joui d'une réputation plus ou moins méritée, surnage çà et là dans l'histoire littéraire, et l'on remarque que le peu de mouvement d'esprit qui se produit est surtout porté vers la dialectique. Ce phénomène n'était pas nouveau. Des arts de l'intelligence, c'est l'art de raisonner qui attire, le premier, l'esprit de l'homme au sortir de la barbarie. La grossièreté du barbare se transforme vite en subtilité.

Vers l'an 1100, on vit paraître, dans l'école du cloître de Notre-Dame, à Paris, un clerc de vingt ans, doué de la plus belle figure, des plus nobles manières, et d'une merveilleuse faculté de bien dire. Il se nommait Pierre Abélard, ce qui paraît signifier, en langue bretonne, Pierre, fils d'Alard. Fils d'un chevalier breton, d'entre Nantes, et Clisson, il avait cédé à ses frères sa part d'héritage, et courait les provinces, étudiant et disputant d'école en école. Devenu maître à son tour, l'écolier breton vainquit, dans les disputes philosophiques, le plus renommé des maîtres de ce temps, appelé Guillaume de Champeaux. Son rival lui fit interdire d'enseigner dans le cloître de Notre-Dame.